

EDOUARD VERKINE

Sakhaline

roman traduit du russe
par Yves Gauthier

ACTES SUD

*Ma petite chérie, la licorne vit encore derrière la
porte du paradis, tu le sais bien, oui, tu le sais.*

SHIRO SHINKAI

ITOUROUP*

Là, franchement, c'est trop.

Le vert foncé foncé de mon vieux mackintosh de famille est tout décoloré. Avec de drôles de veinules rouges et quelques rares paillettes dorées. On dirait une chair diaphane qui affleure le cuir imprégné de graisse, et, maintenant, on peut voir à travers. Autrefois, à l'époque où les dieux étaient encore jeunes et dissipés, on confectionnait ce genre d'imperméables avec des paupières d'insignifiants dragons, tannées dans le sang de robustes chevaliers macédoniens et salées dans des larmes de femmes spartiates. On les échangeait contre de précieux saphirs, sur l'Autre Rive. Pour cela, on n'hésitait pas à sacrifier des villes entières ou à livrer des villages.

J'avais l'esprit trop tarabiscoté. Le professeur m'apprenait à m'en défaire.

Petite fille, à huit ans, debout sur un tabouret devant un miroir, j'essayais le mackintosh en inventant des histoires. Il était question de guerriers, de leur premier ou dernier combat ; de belles femmes guettant le criquet pèlerin ; de longues journées d'intempéries, de sages vieillards et de redoutables poisons qui brûlaient des peaux de chagrin vertes à fines veinules.

Encore des pensées trop tarabiscotées. Comme il est difficile d'y échapper quand on vit sous les "yeux" de livres tentateurs, désarmants de naïveté et de géniale vilénie!

* Itouroup, la plus grande île de l'archipel des Kouriles. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

À quatorze ans, je pouvais déjà enfiler le mackintosh sans monter sur le tabouret. Il tenait bien sur mes épaules. À cet âge, je ne croyais plus guère aux vaillants guerriers ni aux clairvoyants vieillards, encore que... J'y croyais quand même un peu. Et je lisais des livres, je rêvais de l'Atlantide. Dans l'odeur de pourri que la brise ramenait du golfe, j'espérais humer l'haléine des Hyperboréens, grands et froids, oubliés de leurs propres enfants ; et dans les crépuscules d'octobre, qui duraient des heures et des heures, je devinais les lueurs d'un Eldorado révolu.

Ça allait un peu mieux.

Le jour de mes vingt-deux ans, mon père a pris le mackintosh au portemanteau et me l'a offert avec un sourire, disant qu'il serait souhaitable de le remettre en état. De ce jour, l'imperméable n'a plus quitté ma chambre. Il attendait son heure.

Le mackintosh avait certes perdu depuis longtemps son aspect neuf originel, mais il revêtait tous les attributs de l'authenticité et du vécu : épaules et coudes élimés, poches arrachées, col mordillé, manche droite légèrement carbonisée, sans parler, bien sûr, des quatre fameux trous à l'omoplate, par où les balles étaient entrées dans le dos de mon arrière-grand-père, avec de larges orifices à la poitrine du côté droit, par où elles étaient sorties.

J'examinais ces trous à travers lesquels je regardais le plafond de ma cabine. Comment mon arrière-grand-père avait-il pu survivre à une blessure aussi glorieuse ? Fallait-il les boucher avec des rustines ou de la colle liquide transparente ? J'ai opté pour les rustines, car porter un mackintosh avec des trous pareils, c'était trop crâner, même pour un voyage comme celui qui m'attendait. Je me suis donc fait apporter le nécessaire pour vulcaniser les impacts de balles.

Enfin, j'ai enfilé l'imperméable car le moment était venu.

De longues années durant, il avait trôné à la place d'honneur dans le bureau de papa comme une relique familiale qu'on se transmet de père en fils avec le sabre, la fortune et le fief nobiliaire. En l'absence de frères et de sœurs, tout me revenait désormais. Depuis la Restauration, en effet, même les personnes de sexe féminin pouvaient recevoir des terres et des titres en héritage.

Vu la taille et la constitution de mes ancêtres, l'imperméable était trop grand pour moi, mais cela ne me contrariait guère. Avec le climat souvent humide et froid des îles, j'avais l'intention de passer un pull par-dessous. Bref, je portais ce mackintosh comme quelque chose de confortable et de familier. Quand je l'enfilais, je me sentais rassurée, vraiment rassurée. Car enfin, mon arrière-grand-père avait survécu.

La conception de l'imper avait été réfléchié comme on savait le faire avant la Guerre. De nos jours où tout se jette, on aurait de la peine à en trouver un pareil. Sous les manches et sur le dos, il y avait des poches spéciales. Quand on tombait à l'eau, elles s'emplissaient d'air et vous aidaient à flotter. Voilà qui, précisément, avait sauvé mon père le jour où, inconscient, soufflé par-dessus bord, il était tombé du fameux *Conestoga*. Ces poches sont un peu gênantes. Non qu'elles entravent les mouvements, mais elles frottent légèrement les aisselles. Certes, elles se laisseraient découdre sans dommage pour le reste ; néanmoins, par superstition peut-être, j'ai décidé de les laisser. On ne sait jamais... De plus, j'ai découvert dans l'une de ces poches, du côté gauche, une pièce d'or patinée par la friction du bras. Impossible d'en discerner l'emblème ni l'année, tout au plus y devine-t-on, côté face, les contours d'un oiseau rapace. D'abord, j'ai voulu la récupérer. Puis j'ai pensé qu'elle n'était peut-être pas là par hasard. Et si c'était le talisman d'un de mes aïeux ? Je l'ai donc bien astiquée avant de la recoudre à sa place en l'enchâssant dans un fil comme dans un nid.

Sur les bords du mackintosh, autrefois, il y avait des attaches. Apparemment, c'était pour y fixer une carapace en fibre dans le dos ou tout autre système de protection aujourd'hui disparu. Le rapiécage ayant craqué, il a fallu le réparer. Je me suis armée d'un chalumeau, de colle, d'aiguilles, de crin torsadé, d'un vulcanisateur, d'un fer à repasser, et, pendant que notre cargo tenait le cap vers l'ouest, j'ai repris le mackintosh en le réajustant à ma taille. D'abord, j'ai voulu le raccourcir, mais j'ai changé d'avis : il aurait été stupide d'abîmer une structure fonctionnelle éprouvée par le temps au nom d'une esthétique douteuse. Un imper doit rester un imper. Résultat, j'ai préservé la longueur, mais, pour ne pas faire trop "sac à patates",

je l'ai cintré à la taille d'une double martingale destinée à la ceinture de port d'armes.

Afin d'empêcher les manches de flotter, je les ai dotées de boucles permettant tantôt de les pincer, tantôt de les relâcher. Le surplus de longueur était maintenant retroussé de moitié aux avant-bras, grâce à quoi je pouvais les protéger de lanières dans l'hypothèse, par exemple, d'une attaque de chien... Bien qu'il n'y ait pas de chiens là-bas, apparemment. Ou alors d'un Chinois? Dans ce cas, les manches renforcées me seraient utiles.

Sur les conseils de mon père, j'ai cousu quelques rondelles en dural le long de l'ouverture, côté intérieur, de forme allongée, ceci pour écarter d'un geste les deux pans de l'imper sans les emmêler. Effet assuré : depuis lors, je dégaine mes pistolets plus rapidement.

J'ai rajouté des poches, quelques-unes secrètes. En voyage, les poches revêtent une importance indiscutable. J'ai failli coudre des épaulettes, mais me suis ravisée à temps : le professeur Oda m'a conseillé de ne pas me faire remarquer parmi les habitants de l'île, précisant aussitôt non sans sarcasme que, de toute façon, je ne risquais pas de passer inaperçue. Foin des épaulettes, je les ai remplacées par des bandes épaisses de cuir de buffle : deux heures de travail. J'étais d'excellente humeur. L'odeur de caoutchouc fondu me réjouissait, le mal de mer qui m'avait tant secouée durant les premiers jours de navigation ne me tenaillait plus, et même le picotement de mes doigts criblés de piqûres d'aiguille me paraissait agréable. Les préparatifs du débarquement m'inspiraient confiance et sérénité. J'allais voir l'île, j'essayais de la pressentir, et cela me réussissait plutôt bien. Le soleil frappait au hublot de ma cabine, je connaissais sa position méridienne ; du reste, ma boussole aussi donnait le cap. De toute façon, je savais où était l'île même sans boussole et sans soleil.

Une fois le costume apprêté, après avoir vérifié les boucles, les lacets, les boutons-pressions et les clips, les fermetures à glissière et les poches, je me suis fait un devoir de l'équiper d'objets utiles en cas de situation extrême, et susceptibles de me faciliter la route. Loin de moi l'intention d'être originale! Je n'ai pris que le strict nécessaire. Un canif multi-usage – du tournevis à

la scie en passant par la paire de pinces. Un briquet tempête capable de fonctionner aussi bien par temps sec que dans la boue. Une boîte en titane renfermant des allumettes inflammables sous l'eau. Un coffret en plastique hermétique pour les documents. Une lampe torche miniature de la taille d'un doigt, présentant néanmoins une autonomie de douze heures. Une fusée éclairante. Une trousse à pharmacie de poche comprenant les antibiotiques de base, des antidouleurs et des adsorbants. Quant à la pharmacie de campagne, je l'avais regarnie d'avance, et elle contenait une nomenclature de médicaments plus étendue. Je n'ai pas oublié non plus l'ampoule de verre que j'avais prévue pour aller à terre, et que j'ai cachée dans une pochette longue spéciale dissimulée dans la doublure. Et voilà tout, je crois.

J'ai enfilé le mackintosh. Une fois de plus, j'étais admirative. Un vêtement impeccable. Il m'allait à merveille et me donnait un air de combattante aguerrie. J'en riais. Je suis partie d'un rire encore plus franc quand j'ai dégainé mes pistolets : je voyais dans la glace une créature aux allures martiales, prête à trouer d'une balle, au besoin, le genou d'un ennemi. Par exemple, celui du premier officier pilote au nom foudroyant de Tatsuo qui me matait un peu trop souvent pour son grade. Avec un genou en fer, surtout grinçant, il aurait eu l'air plus marin, plus sérieux. Il est vrai qu'il n'aurait pas supporté un coup pareil, déjà qu'il méprisait son *Kappa* et rêvait sûrement de passer sur l'*Enola* ; or, sur l'*Enola*, on ne prenait pas les boiteux ; d'ailleurs, on n'y prenait pas non plus n'importe quel non-boiteux.

Assise sur ma bannette, j'ai attendu. J'écoutais la mer qui battait le bordage, j'écoutais Inou et, de temps à autre, je vérifiais le cap sur la carte. Ou bien je restais comme ça, à ne rien faire, les jambes étirées.

À midi, à soixante milles du port, le torpilleur d'escorte nous a donné l'ordre de mettre les machines au ralenti. Docile, le *Kappa* a réduit l'allure avant de s'arrêter net comme s'il avait heurté le dos d'un dragon endormi. Un verre a roulé en tintant sur la table, mes étoiles rouges, odorantes, se sont balancées sous le plafond en mélangeant leurs branches, les sirènes ont hurlé, et j'ai compris qu'il s'agissait d'une alerte opérationnelle. Je suis montée sur le pont.

Ni membres d'équipage ni ouvriers, on ne voyait pas une âme. Le premier pilote m'a expliqué poliment que le règlement interdisait la présence de personnes étrangères au service pendant les alertes, mais que, pour moi, le capitaine faisait exception. Il avait fière allure, l'officier pilote, avec ses grosses jumelles autour du cou et cette expression de dignité qu'il se forçait à prendre, sa belle prestance et son air de supériorité qu'il exhibait devant moi, fille du plancher des vaches. Mais pas une courbette, rien. Je me suis inquiétée des raisons de notre immobilisation et de l'alerte. L'officier, sans détacher les yeux de ses jumelles, m'a répondu que nous avions rencontré un fantôme, à cinq milles au nord environ, et qu'il fallait maintenant le couler. Tatsuo m'a tendu ses lunettes. Avant de les porter à mes yeux, j'ai attendu quelques secondes, le temps que la binoculaire se débarrasse de la répugnante tiédeur de sa peau.

Un chalutier, apparemment. Ancien déjà, sans marque d'identification, mais plutôt en bon état, et qui tenait bien l'eau. La poupe un peu trop basse dans les flots. Peinture intacte, en revanche. Typique comme fantôme. Plus près de la côte, on l'aurait arraisonné; mais ici, c'était trop risqué, trop délicat, et le torpilleur n'en avait pas la mission. Donc, le chalutier allait être coulé. Il ne s'agissait sûrement pas de réfugiés; sans doute un rafiot d'avant la Guerre jeté à la mer par le dernier tsunami.

Les yeux tournés vers l'ouest, j'ai aperçu l'*Enola* qui, confirmant mon hypothèse, se mettait en position d'attaque. Il prenait son élan en se coulant dans les vagues. Allait-on vraiment frapper à la torpille une cible indigne d'un simple obus? On aurait pu facilement le faire sauter au canon : un kaïten à cavitation coûtait aussi cher qu'un immeuble à deux étages sur la Quatrième Avenue...

Mais, fidèle à ses traditions, la Flotte impériale méprisait les économies. Brusquement, le torpilleur a viré de bord. L'instant d'après, une gigantesque bulle d'eau soulevait le fantôme au-dessus de l'Océan. Elle a éclaté en un long soupir. Et le chalutier, aussitôt happé par le cratère creusé dans les flots, a sombré. Un bouillonnement à la surface. Et plus rien.

Une onde de choc est arrivée, qui nous a cinglés d'un embrun salé, mordant, en arrachant mon capuchon. Prévoyant, le premier officier pilote retenait son képi d'une main, avec le sourire. Assurément, servir dans la marine de guerre était son rêve, un rêve d'enfant avorté. Pour raison de santé, peut-être, mais l'explication la plus probable tenait à ses origines : on devinait en lui quelque chose de vaguement coréen.

Puis la vague nous a rattrapés en heurtant le *Kappa*. L'officier a tenté de me retenir par le coude, mais j'ai aussitôt donné la riposte. Il m'a repris les jumelles en disant qu'on avait de la chance : un spectacle pareil ne se produisait pas à chaque traversée, c'était bon signe, les esprits de la mer seraient bienveillants avec nous. D'un autre côté, on jouait aussi de malchance : maintenant, on n'arriverait pas avant la nuit, ce qui ne présageait rien de bon.

Il avait raison : le *Kappa* n'est entré dans le golfe qu'en fin de soirée. La météo, vilaine, s'en donnait à cœur joie : après le vent, la pluie ; et l'haleine froide des volcans retombait sur la mer en petits ruisseaux, exhalant une brume grise à travers laquelle on ne distinguait ni les feux du port, ni la lumière du phare, ni les gaz flambant aux torchères des stations d'enrichissement, au loin. Le capitaine n'étant pas pressé de se rapprocher de la côte, le cargo a mouillé en rade de Kourilsk en attendant que le vent dissipe les ténèbres du rivage et permette une approche sans danger.

Les machines ont rétrogradé. Les vibrations, qui me portaient sur les nerfs depuis Kito, ont cessé. Le verre ne tressautait plus sur la table. Et la veilleuse ne tremblotait plus. Le calme s'est instauré. Seules les étoiles de mer séchées se balançaient au plafond en s'entrechoquant comme du bois.

Je voulais faire le plein de sommeil, mais non, j'avais de la ouate dans les oreilles, sensation accompagnée de migraine. J'ai donc sorti la trousse à pharmacie de mon sac de voyage. De l'essence d'épicéa dans un flacon triangulaire. Si l'on s'en frotte une goutte sur chaque tempe, la douleur ne tarde pas à s'effacer. Très efficace aussi contre les rhumes et le mal de mer.

Soigneusement, je me suis frictionnée pendant cinq minutes, d'abord dans le sens des aiguilles d'une montre, puis

inversement, en stimulant la circulation sanguine. J'ai senti une chaleur me monter à la nuque, redescendre par le cou, s'infuser dans ma colonne vertébrale. Merveilleux comme remède. C'était grâce à lui que ma grand-mère avait remis d'aplomb mon grand-père après un refroidissement contracté lors de la légendaire Campagne du Nord d'où il était rentré perclus de rhumatismes. Il ne se déplaçait plus qu'avec des béquilles, parlant à grand-peine, et seule l'essence d'épicéa, produit magique, l'avait remis sur pied, avec les bains de vapeur et les compresses de miel. Du miel, j'en avais aussi, mais très peu, et je ne voulais pas m'en servir sans raison particulière.

Ma migraine ne s'était pas sitôt dissipée que j'ai entendu Inou gémir derrière la cloison. Personne ne connaissait vraiment son nom, mais l'officier pilote prétendait qu'il s'appelait Inou, comme tous les bagnards. Habituellement, Inou gémissait le jour. À l'approche de la nuit, fatigué, il sanglotait et finissait par se taire dans le noir. Mais, aujourd'hui, c'était le contraire : Inou râlait, maudissait le sort, faisait gronder ses chaînes, cognait sa gamelle contre le sol. J'aurais pu appeler le premier pilote qui se serait fait un plaisir de museler le forcené, mais, honnêtement, je n'avais pas envie de le voir. Le râle devenait de plus en plus insistant. N'y tenant plus, sous le coup d'une étrange anxiété, je suis montée sur le pont.

Il y avait du monde. Une cinquantaine de personnes en combinaisons orange – l'équipe semestrielle – fumaient près du bastingage en scrutant l'île qui se profilait dans le brouillard. Parfois, un ouvrier lançait une plaisanterie, humait l'air chargé de soufre, pointait sa cigarette en direction de la côte. Les autres riaient sans gaieté : ils allaient passer six mois dans des usines de germanium, des terrils, des condensateurs d'or, des galeries d'épuration, des champs de scories. Certains feraient la route de Koudriavy, perle des Territoires du Nord, où un abîme en feu exhalait du rhénium, corps irremplaçable et précieux. Et ceux qui fumaient en riant ce soir-là sur le pont du *Kappa* savaient que tout le monde ne reviendrait pas, tant s'en faut, et que les survivants seraient handicapés à vie – poumons silicosés, foies atrophiés, à demi

aveugles, le visage mangé de sarcome. En revanche, chaque rescapé du semestre verrait ses vieux jours assurés : nourriture, eau, bordels, médecine, carré de terre inaliénable pour y planter un arbre et y mourir heureux.

Etorofu. Population 1385, sans compter les ouvriers en mission sur place.

Infèruno (l'Enfer). Population 1385, sans compter les ouvriers en mission sur place.

Itouroup. Vingt-quatre heures d'escale. Débarquer la nouvelle équipe, embarquer l'ancienne, décharger les provisions et le matériel, charger les conteneurs de rhénium, d'or, de terres rares.

Je n'avais pas l'intention de rester à bord. J'envisageais de visiter les environs de Kourilsk, de m'entretenir avec le maire et de remplir une tâche dont ma mère m'avait chargée sans me laisser lui dire non.

Par deux fois le premier officier pilote est passé devant moi en tunique d'apparat avec un sabre court à la ceinture, sans doute pour m'impressionner. Mais il impressionnait surtout les ouvriers qui se taisaient à son approche et qui ricanaient dès que l'autre s'éloignait, en singeant sa démarche de dindon et ses manières de jeune étalon.

À un demi-mille de là, au nord, des feux de couleur verte clignotaient dans la mer : c'était l'*Enola*, à peine visible dans les ténèbres, torpilleur d'escorte des Forces impériales de la Garde côtière. À la lumière du jour, il ressemblait à un fougueux lévrier des neiges ; le soir, on aurait dit un osciètre à la bouche pointue de carnassier. Lui aussi attendait une météo plus favorable en scannant le brouillard de ses puissants rayons, sur ses gardes. Ici, point de pirates, mais il arrivait que la mer d'Okhotsk charrie des cadavres de sous-marins ; or, en cas de collision, aucun cargo n'aurait tenu le choc, aussi les coulait-on à distance. Pas question de mettre le rhénium en danger. L'*Enola* était notre ombre, ce qui suscitait périodiquement des accès de fierté au sein de l'équipage : dans la flotte entière, seuls deux navires avaient droit à l'escorte du torpilleur, le *Kappa* et l'*Astra*, yacht personnel de l'Empereur. Cela flattait surtout la vanité de Tatsuo qui aurait pu dire à tout moment

du jour ou de la nuit où se trouvait l'*Enola*, aussi sûrement que je savais où se trouvait l'île de Sakhaline. Tatsuo jetait d'incessants coups d'œil sur le vaisseau patrouilleur comme si la puissance de ses torpilles à cavitation lui maintenait le moral au beau fixe.

Pour être franche, je le voyais pour la première fois d'aussi près. Il y en avait quatre autres : le *Ticonderoga*, le *MacArthur*, l'*Iowa* et le *Robert Lee*, patrouilleur de la septième génération. Tout le monde en avait entendu parler, mais peu de gens pouvaient s'enorgueillir de les avoir approchés. Certains disaient même qu'ils n'existaient que dans la rumeur.

Mais l'*Enola* existait bel et bien : je tournais les yeux vers l'Océan, et, toutes les trente secondes, ses radars me piquaient la face de leurs ondes. L'*Enola* attendait. Et moi, lasse d'attendre, je suis redescendue dans ma cabine au bout d'une demi-heure. Enroulée dans mon plaid, je me suis endormie. Mon voyage commençait.

Je me suis réveillée de bonne heure. Il n'y avait plus d'ouvriers sur le pont. On était en plein déchargement. Les grues hurlaient de leurs sirènes, les câbles grinçaient, les chaînes grondaient. Comme il ne restait plus rien d'intéressant à faire, j'ai pris mon sac à dos et suis allée me promener. Je crois que je souriais. Oui, je souriais, car c'était là ma première terre étrangère.

Le maire de Kourilsk m'a réservé un accueil bienveillant. Il était débordé de travail avec l'arrivée du *Kappa*, mais il a débranché son téléphone pour me consacrer une heure de son temps.

La clarté du jour a chassé les nuages du matin, le soleil s'est montré, et le maire m'a invitée à boire un thé en sa compagnie dans la véranda du siège administratif avec vue sur le volcan et le port maritime. Nous avons pris place dans de profonds fauteuils d'autrefois, et quelqu'un nous a servi le thé – plateau et service en or – dans lequel flottaient des paillettes à peine perceptibles à l'œil. Cela, je le savais déjà. Je veux dire : je savais que les chefs des Territoires du Nord étaient pratiquement tous des sybarites enclins au luxe caché. Et maintenant, en sirotant mon thé, je me disais que ces rumeurs

n'étaient pas dénuées de fondement. Du reste, le métal des tasses me paraissait trop clair. Le maire, à l'évidence, tombait dans le tape-à-l'œil.

Le thé arrivait à pic : je me trouvais dans un état qui me détachait de la nouvelle réalité. Celle-ci était pourtant bien là, sous mes pieds, elle respirait, grondait, puait et tournoyait dans ma tasse. Une tempête d'or...

— C'est produit chez nous, a dit le maire en faisant tinter sa cuillère sur la tasse. Pureté optimale, entre nous soit dit.

Avec des accents provocateurs, j'ai demandé :

— De l'or ? Ou de l'elektron ?

Et lui, feignant d'être offensé :

— Comment osez-vous ? De l'elektron... De l'or, bien sûr ! Mais pas pur à cent pour cent.

— Du palladium ?

— Un peu, a souri le maire. Vous conviendrez que l'or, en soi...

Une fois de plus, le maire a pris plaisir à faire tinter sa cuillère contre la tasse. Cela donnait un son aigu.

— C'est ennuyeux, l'or, comme métal. Or là...

Re-ding ding.

— Là, c'est mieux que du métal. Du palladium, environ vingt pour cent de platine et puis... de ça aussi, bien sûr.

— Du rhénium.

— Oui, oui, de ça. On en extrait une tonne par an... Et de l'or, davantage... Encore du thé ? On a de la tisane ou du thé nature, de nos anciennes réserves.

Le maire a haussé un sourcil pour me faire comprendre qu'il s'agissait bien des anciennes réserves.

— Eh bien, un thé nature.

Pendant que le maire me versait le thé, je me suis laissé distraire par la vue du volcan et des flots marins. Le volcan nageait dans un nuage frivole, des grues et des dockers s'affairaient autour du *Kappa*, et la mer était calme. Au loin se profilait l'*Enola*, flèche blanche gardant l'entrée du golfe.

— On m'a fait part de vos intentions, a dit le maire. Assurément, elles sont édifiantes. Nous sommes heureux que le département d'ethnographie nous envoie enfin un inspecteur...

Nouveau haussement de sourcil à mon intention. Le maire a continué :

— Nous sommes heureux d'accueillir un inspecteur qui obligera ces fanfarons de la capitale à ouvrir grands les yeux sur notre situation. Et je me félicite que ce soit vous, jeune fille instruite, cultivée, et de bonne famille. Vous avez parfaitement raison de commencer votre voyage par nous, à l'avant-poste des Territoires du Nord dont, de fait, nous sommes la porte. Je dirais même : la Porte avec un grand P. Le rempart !

Le maire a ricané. J'ai mis les lèvres dans le thé nature. Pas mal du tout, en effet. Du moins ne suggérait-il pas une image de cafards desséchés ou de lichen putréfié. L'eau venait d'un dessalinisateur, à l'évidence. Elle était d'une dureté modérée, mais on y avait dissous des pastilles, bien sûr. Je devais m'y habituer, ayant peu de chances de trouver facilement de l'eau pure sur Sakhaline. Ce n'était pas le moment de dédaigner l'eau filtrée, reconstituée ou améliorée.

En repoussant poliment ma tasse, j'ai rétorqué :

— Je ne suis pas inspecteur à proprement parler, mais plutôt ethnographe, observateur de terrain. Ma mission n'est pas d'inspecter, elle est de broser un tableau général, une impression d'ensemble, en quelque sorte...

Et le maire, acquiesçant :

— Oui, oui, je comprends, j'ai lu la présentation...

Il souriait. Je voyais bien qu'il ne comprenait rien et qu'il se creusait la cervelle pour tenter d'établir si j'étais vraiment une inspectrice, ou une enfant gâtée et maboule en mal de distraction sauvage, comme on commençait à en voir à Tōkyō, à ce qu'on disait. M. le maire se méfiait de la futurologie appliquée, une science décidément trop bizarre.

— Le département d'ethnographie... (Le maire se grattait le front avec sa cuillère.) Le cercle d'intérêts est large, non ?

J'ai confirmé :

— Extrêmement large. Par exemple, nous sommes intéressés au plus haut point par la composition ethnique d'Itouroup. Et surtout : comment celle-ci influe-t-elle sur la productivité du travail ? Vous comprenez, ces données...

Mais le maire, naturellement, n'entendait plus. Il a rajouté à son thé une petite dose d'ersatz de sucre et, soupirant, sans m'écouter, y est allé de sa rengaine : il se fichait de la composition ethnique ; d'ailleurs ne venaient ici que des Chinois ; et puis une chatte n'y retrouverait pas ses petits dans toutes les... subtilités chinoises, ça non, mille pardons, trois Chinois pouvaient se parler sans se comprendre, c'était bien connu. Personnellement, il n'avait pu établir de corrélation entre les normes de production et l'appartenance ethnique des ouvriers. Donc, encore une fois, il s'en contrefichait. Ce dont il ne se moquait pas, en revanche, c'était que le département de l'industrie lourde lui envoyait systématiquement non pas des ouvriers, mais de fieffés goinfres. Par trois fois, il avait soumis au département la proposition d'imposer à tous les Chinois sous contrat une résection forcée de l'estomac, mais ses notes restaient lettre morte, les goinfres débarquaient par cargos entiers, et l'approvisionnement ne faisait qu'empirer d'une année à l'autre. Chaque ouvrier avait droit à deux doses concentrées de protéines alors qu'il n'en recevait qu'une seule, car les capitaines de bateaux supprimaient la deuxième comme avariée pour la refourguer au marché noir. Il fallait donc compenser le déficit alimentaire par des salaisons d'ail des ours. De plus, la qualité des concentrés protéinés laissait à désirer : une ration déséquilibrée, carrément infecte, qui donnait la diarrhée aux ouvriers et aux agents du contingent technique (détail délicat : son adjoint, maître Toshi, un homme des plus estimables, se voyait dans l'obligation d'utiliser des couches-culottes en plastique bien qu'il en eût passé l'âge depuis longtemps). En plus, les dessalinisateurs d'eau étaient infestés de vers, parce qu'il fallait changer les cartouches une fois par décade alors qu'on ne les changeait qu'une fois tous les trois mois pour cause de pénurie. En conséquence, on faisait boire aux ouvriers une eau insalubre qui leur mettait les vers au ventre. Côté barbituriques, c'était la cata. Plus d'arrivages depuis un an. Restait à compenser leur manque par une augmentation des normes de travail. Sinon, les ouvriers commençaient à se réunir dans les baraquements, et ça causait trop. Par contre, en augmentant

les normes, on allongeait notablement le délai d'amortissement de la main-d'œuvre, ce qui faisait chuter notablement la productivité en fin de contrat, tandis que le taux d'accident, au contraire, allait grandissant, vu que les usines d'enrichissement tournaient avec des équipements complexes, et qu'il suffisait qu'un Chinetoque tombe dans un séparateur, par exemple, pour bloquer la machine pendant vingt-quatre heures, le temps du nettoyage, et alors les briquettes devaient être recyclées...

J'ai bien tenté de faire cesser le geignement, mais le maire ne voulait rien entendre. Il en était à se plaindre du mauvais temps qu'il faisait ici comme par un fait exprès, et des rats qui pullulaient mais qui étaient incommestibles comme par un fait exprès, de l'empoisonneur qui sévissait sans faire de détail dans les baraquements, mais qu'on n'arrivait toujours pas à prendre au collet, des plans d'extraction qui augmentaient d'année en année. Les plans augmentaient, certes, mais les effectifs ne suivaient pas derrière! Ça donnait des situations saugrenues : parfois, quand les ouvriers étaient sous-qualifiés, voire carrément bons à rien – pourquoi ne pas le dire –, l'administration minière se retrouvait dans l'obligation d'envoyer ses propres agents sur les chantiers désertés. Maître Toshi, par exemple, avait dû travailler deux jours à Koudriavy et, maintenant, il souffrait d'une arthrite réactive.

Pour finir, le maire s'est encore plaint de la météo qui, comme par un fait exprès, s'acharnait à empêcher la bonne exécution des tâches. Le vent était plus froid, et l'humidité, plus humide. Pour se réchauffer, ce même maître Toshi devait prendre deux bains thermaux par jour. Résultat, ses cheveux tombaient et sa peau se crevassait.

— Et les volcans? Les volcans se réveillent, soupirait le maire. L'activité sismique s'accroît d'année en année au prix d'une grande instabilité tectonique. Or, sur trois sismographes, il n'y en a qu'un seul en service! D'ici peu, on va sauter en l'air. Et tout ça pour quoi, je vous le demande?

Sentant qu'il s'emportait trop, le maire s'est rattrapé :

— Oh! je comprends, je comprends tout! Le personnel aussi comprend bien! Les moteurs de la nouvelle génération,

les avancées techniques, les perspectives... Mais essayez de nous comprendre en retour ! On en bave ! Énormément !

— Je ne suis pas inspecteur, lui ai-je répété. Je ne suis que futurologue. Département d'ethnographie, chaire de futurologie appliquée, c'est indiqué sur mes papiers.

Le maire m'a jeté un sourire entendu pour me faire comprendre que je pouvais dire ce que je voulais, mais qu'il n'était pas dupe, lui le vieux loup qui avait vu plus d'un futurologue dans sa vie, dans toutes les branches possibles et imaginables, appliquées ou non.

— Et les tsunamis ? m'a-t-il demandé d'une voix chagrine. C'est insupportable... Ils reviennent tous les ans ! On a tout fait pour en minimiser les conséquences, mais à quel prix ? Ça monte de plus en plus haut ! On ne va tout de même pas lever la ligne côtière jusqu'au ciel !

Alors le maire s'est mis à me parler des tsunamis qui étaient complètement déchaînés. À l'automne passé, maître Toshi, en inspectant les digues, s'était vu emporté par les flots. À force de boire la tasse, il avait contracté un ulcère à l'estomac qu'il devait soigner maintenant avec les moyens du bord, ce qui aggravait...

Je regrettais amèrement de lui avoir rendu visite. Certes, ne pas le faire eût été inconvenant, mais je n'en pouvais plus de supporter tous ces galimatias sur les tsunamis et les furoncles. Visiblement, le maire en était conscient. Mais il ne pouvait plus s'arrêter, enfermé qu'il était dans le rôle du zélé fonctionnaire soucieux de la prospérité des terres dont il avait la charge. Je devais patienter. Le professeur Oda m'avait appris à patienter. Délire, folie, redélire, endurer, écouter, écouter, un cerveau bien entraîné devait retenir les notes rayonnantes d'un chant décousu...

Et pourtant c'était insupportable. Le maire d'Itouroup, imbuvable, dégageait une odeur suspecte de calmar séché, si forte qu'il me fallait maîtriser une grimace de dégoût. Ce n'était pas facile, mais les esprits des eaux m'ont pris en pitié : alors qu'il parlait des meutes de carnassiers qui rôdaient dans les résidus de suie minière, le maire a bu une gorgée de travers. Il a rougi et s'est tu d'un air contrit. Compatissante, je lui ai

tapoté le dos en lui demandant où je pouvais trouver l'éclésia Saint-Thomas et son doyen : j'étais mandatée pour le voir.

Il m'a semblé que l'évocation de l'éclésia le plongeait dans la tristesse, mais, très vite, il s'est ressaisi :

— Le pateren Paul nous donne beaucoup de fil à retordre, a soupiré le maire. Voyez-vous, l'administration minière lui alloue des fonds pour venir en aide à ceux qui ne peuvent plus rentrer au pays tant ils sont mal en point. Mais lui, au lieu de soulager les souffrants, ne fait que semer le trouble dans leur esprit...

Le maire s'est épongé le front de son mouchoir avant d'ajouter, philosophe :

— Du reste, c'est le seul pateren qu'on puisse avoir. Qui d'autre qu'un fanatique accepterait de venir ici ? Et puis toute misère aspire à l'apaisement.

Sur ce point, j'étais d'accord. Je l'ai remercié de son récit détaillé puis, alléguant le manque de temps, je me suis retirée. Le maire m'a offert une cuillère en or et a mis un fonctionnaire à ma disposition pour m'accompagner à l'éclésia.

Ce fonctionnaire était un homme plutôt âgé à l'aspect taciturne, aussi tourmenté et sinistre que la nature environnante. Sans doute était-ce là le fameux maître Toshi avec ses phalanges boursoufflées aux articulations, ses genoux saillants, son crâne marron dégarni. Il semblait en effet porter des couches-culottes. À en juger par l'odeur qu'il répandait autour de lui, on devinait sans peine que le maître souffrait de mille maux qu'il soignait avec une foule de remèdes, y compris les potions de grand-mère : pour son ulcère de l'estomac, par exemple, il s'administrait de l'alcool à des "doses de cheval", selon l'expression populaire.

Maître Toshi et moi avons enfilé des impers en plastique, crasseux, par-dessus nos habits, puis nous avons allongé le pas sur une route qui suivait le bord de mer. Un spectacle accablant que le paysage environnant : çà et là se profilaient des baraques à deux étages qui, apparemment, dataient d'avant la Guerre, toutes de guingois, aux murs rouillés, étayés par des rails corrodés et des billes de bois repêchées en mer. Impossible de faire la distinction entre les baraques habitées et abandonnées : toits couverts de mousses, fenêtres obstruées par des

films ou des plaques de plastique, parfois murées de pierres. On rencontrait aussi parmi les baraques des taudis fabriqués de bric et de broc : pneus de tracteurs usagés, cabines de bulldozers, canots renversés, bois flotté, tonneaux d'hydrocarbures découpés.

Entre les constructions gisaient pêle-mêle des restes d'engins qui avaient dû servir autrefois dans l'industrie chimique et minière. Cuves, poutrelles, roues et bielles, énormes, de la taille d'un homme ou plus encore, rongées par les acides, la corrosion, l'usure, terribles d'aspect, à croire qu'elles avaient séjourné en enfer, ce qui, d'ailleurs, était peut-être le cas. En regardant tout ça, je me disais : quel sort subissent ici les humains si même les machines ne résistent pas ?

L'été battait son plein, mais on ne voyait pas une trace de végétation, sinon quelques touffes qui dépassaient par endroits d'un tas de cendre ou de rouille, et qui juraient avec l'environnement.

Pas d'hommes non plus. Personne. Les environs de Kourilsk se révélaient déserts et vides. Apparemment, la population se concentrait dans la zone industrielle et au pied des volcans. Je n'ai aperçu qu'un vieillard aux cheveux blancs, assis près d'une masure qu'on ne pouvait qualifier de maison, et qui avait l'air complètement fou.

Maître Toshi me conduisait toujours le long de la ligne côtière en marquant des arrêts pour tousser, maudire son existence, louer la sagesse de l'Empereur et proférer de nouvelles malédictions à l'encontre, cette fois, d'Itouroup, des arrivants chinois et du pateren Paul, ce dangereux excentrique, un charlatan qui s'était octroyé avec son hospice des moyens de subsistance dans des proportions notablement supérieures à son dû d'après toutes les échelles de valeurs reconnues.

Je ne cherchais pas à discuter, ne sachant presque rien du pateren Paul sinon qu'il avait connu ma mère autrefois. Je le savais aussi très grand de taille, car le pull que je devais lui remettre était de dimensions herculéennes. À bord du *Kappa*, je n'avais pu m'empêcher de l'essayer : il me descendait plus bas qu'aux genoux.

— Souhaitez-vous visiter le cimetière des baleines ? m'a demandé maître Toshi à brûle-pourpoint.